

ROBERT PERIŠIĆ

NOTRE CORRESPONDANT SUR PLACE

roman traduit
du croate
par Chloé Billon



Gaïa

DU MÊME AUTEUR

LES TURBINES DU TITANIC, Gaïa, 2019 ; Kayak, 2022.

Ce livre a été publié avec le soutien financier du ministère de la Culture et des Médias de la République de Croatie.

Titre original :

Naš čovjek na terenu

Éditeur original :

Profil International, Zagreb

© Robert Perišić, 2007

Illustration de couverture : © Miroslav Sekulic-Struja

© ACTES SUD, 2022
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-16376-1

Robert Perišić

Notre correspondant sur place

• • •

roman traduit du croate
par Chloé Billon

Gaïa

1. PREMIER JOUR

"Iraki pipel, Iraki pipel..."

C'est le mot de passe.

Ils sont censés répondre : Aïm sori...

"I'm sorry."

Pas de souci.

J'ai passé le check-point. Je regarde autour de moi.

Yeah ! What a view... Des embouteillages à perte de vue sur la route Koweït-Bassora.

Hummers de la 82^e division, véhicules blindés, citernes, pelleteuses, bulldozers.

C'est bourré d'Américains et de Britanniques masqués, et moi, comme un con, je n'ai pas de masque. Ils s'attendent à des armes chimiques. Saddam, qu'ils disent, a de ces merdes à en revendre.

Je me trimballe partout avec cet appareil photo. Je demande à tout le monde de me tirer le portrait. C'est pas pour un souvenir, je dis. C'est pour les journaux.

Sur la large route du roi Fayçal, les files de voitures s'écoulent vers la frontière. Il y a toujours de la poussière qui vient de quelque part.

"Iraki pipel, Iraki pipel."

"I'm sorry."

On continue.

Je regarde partout pour tenter d'apercevoir des colombes.

L'unité britannique chargée de la détection biologique-chimique aurait, à ce que j'ai entendu dire, des colombes.

Il n'y en a pas sur la Land Rover Defender. Ils y ont installé un analyseur d'air qui indique les modifications les plus infimes de la composition de l'atmosphère. C'est simple, militaire. Y a pas à réfléchir, quand l'indicateur passe au rouge, ça devient critique.

C'est ce qu'ils disent.

De toute façon, ça devient critique même sans ça. Ma situation à moi est critique. Je veux que ça se sache. Je regarde toute cette ferraille, ces monceaux, monceaux et monceaux de ferraille, je suis encerclé. J'ai du mal à respirer, là, à l'intérieur. Vous ne pouvez pas m'aider. Non, pas vous. Vous voudriez que je sorte, mais c'est encore pire. Vous voudriez me tendre la main et me tirer dehors, mais c'est encore pire. Dehors, il y a tout ça. Les Hummers de la 82^e division. Je les regarde. Ils ne savent pas que je suis à l'intérieur.

À moins qu'ils ne le sachent ? Les soldats britanniques ne veulent pas se présenter. Ils disent qu'ils n'ont pas le droit. C'est ça, me dis-je, c'est ça... Il ne faut pas se présenter. Pour des raisons de sécurité. Pourquoi est-ce que je passe mon temps à me présenter, alors que je ne suis même pas cette personne-là, et que je me mets juste en danger pour rien ? Quel boulot de merde. Tu

dois te présenter. Je leur ai dit que j'étais un journaliste de Croatie. Je donne mon nom. Je leur demande s'ils ont des colombes.

Je leur demande s'il est vrai que l'unité ABCO (c'est ces anti-bio-chimiques, en abrégé), je leur demande s'il est vrai qu'ils ont reçu des cages de colombes.

Et ils se taisent.

Je dis, j'ai entendu dire (j'ai entendu dire ?) que vous en aviez reçu. Apparemment, les oiseaux seraient le meilleur indicateur, car ils sont plus sensibles que les gens.

Alors ils parlent. Ils disent qu'ils ont entendu parler de cette histoire, mais qu'ils ne sont pas sûrs qu'elle soit vraie.

Je les regarde d'un air dubitatif.

Ils ont des masques, comme je l'ai déjà dit. Pourtant, parfois, ils les retirent. Ils se montrent.

Je ne sais pas, soit ils les cachent, soit ces colombes n'existent pas.

À toi de voir ce que tu vas faire de ça. Je veux dire, le truc avec les colombes, ça me semblait intéressant. Genre, une bonne illustration : des colombes en Irak, un symbole de paix et tout ça.

Le truc des mots de passe, je l'ai inventé.

CHACUN SON FILM

Ce n'était pas Noël, mais peu importe. Je suis entré dans l'appartement avec tous ces sacs et, depuis la porte, j'ai annoncé d'une voix grave : "C'est le père Noël !

— Ooooh ?" elle a posé la main sur sa bouche, imitant la vierge effarouchée.

J'ai posé les sacs à côté du réfrigérateur.

"Et ce n'est pas tout ! a dit le père Noël en se redressant fièrement. J'ai aussi apporté de la drogue !"

Il n'y avait pas de drogue, mais peu importe.

"Ooooh... quelle chance j'ai !" a-t-elle pépié. Puis elle a ajouté : "Je vois que tu as déjà tapé dedans.

— Un peu, ai-je dit d'un ton las.

— Espèce de débauché...

— Que voulez-vous, c'est comme ça, je suis une cause perdue, ai-je répondu, avant d'ajouter, pour le folklore : Eh..."

Elle m'a planté un bisou sur la joue.

J'ai poursuivi : "Dites-moi, mademoiselle, pendant que je me faisais mon fix, que faisiez-vous donc ? Vous étiez, peut-être, justement en train d'étudier la reproduction en cours de biologie..."

— Et la *pneumonie*, a-t-elle ajouté.

— Hmmm... Hmmm... Et d'où elle sort, cette *pneumonie* ?"

Mais nous étions déjà en train de ricaner bêtement. Je ne saurais dire exactement pourquoi. Une partie de notre amour (et de notre complicité) consistait en stupidités. Nous pouvions parler d'une drogue inexistante, ou de n'importe quoi d'autre. L'absurde nous détendait ("après une rude journée

de travail”), pour ainsi dire. L’un d’entre nous disait quelque chose de stupide, et l’autre se payait sa tête. Et disait : “Mon Dieu, mais que tu es con, mais qu’est-ce que je fous avec toi...”

Nous prenions du plaisir à ces menues insultes.

Je crois que c’est elle qui a commencé, il y a longtemps.

Elle s’appelle Sanja, et moi Tin.

J’ai répété : “Et d’où elle sort, cette pneumonie ?

— J’ai regardé un film serbe, a-t-elle dit. Il y a une femme qui répète à tout bout de champ : « Mon enfant va attraper une pneumonie. »

— Je connais ce film”, ai-je dit ton professoral. Je lui ai donné une petite tape sur les fesses, elle a poussé un glapisement et pris la fuite.

Et maintenant, on devrait, genre, se courir après dans l’appartement.

Mais, pour bien montrer qui était le plus vieux et le plus sage, je lui ai indiqué d’une grimace qu’il était exclu pour moi de jouer à ces gamineries.

...

Que dire, nous nous étions rencontrés juste après la guerre, dans des circonstances intéressantes : j’étais Clint Eastwood, elle une dame à voilette arrivée dans cette ville dangereuse pleine de brutes par la malle-poste, elle avait sans doute gagné son billet à la tombola... Je l’ai regardée descendre du fiacre, la cigarette entre les dents, si bien que j’avais la fumée et le soleil dans les yeux, ce qui donnait à mon visage une expression très préoccupée. Elle avait une tonne de valises, certainement pleines de cosmétiques, et j’ai tout de suite compris qu’elle s’était trompée de film, et que j’allais, au cours de l’histoire, devoir la sauver...

OK, quelquefois, je le raconte comme ça. Parce que ça a commencé à m’ennuyer de dire la vérité. Quand tu as déjà répété la même chose plusieurs fois, tu dois ajouter des éléments de nouveauté, sinon, à quoi bon se fatiguer la langue.

Mais elle, elle trouve notre première rencontre incroyablement intéressante. Elle me force à la lui reraconter quand elle est d'humeur romantique. Le début de l'amour est un enchantement. Cette présentation à l'autre... Sous ton meilleur jour. Tu te montres... comme une version améliorée de toi-même. Les fleurs éclosent, les paons font la roue, et toi, tu deviens quelqu'un d'autre. Tu le joues, tu y crois, et si ça marche, tu deviens différent.

Comment raconter ça, quand tout est plein d'illusions dès le début ?

J'ai plusieurs versions.

Donc, par exemple : elle avait une mèche rouge dans les cheveux, les yeux verts, s'habillait tendance punk... avec l'accent sur la tendance (la version du punk qui n'est pas précisément bon marché). La chose est réservée aux minettes affligées d'un goût légèrement déviant... Et c'est comme ça qu'elle se tenait, pas vraiment droit, un peu sale gosse, déviante, elle avait l'air un peu épuisé, et tout ça, si je m'en souviens bien, était décrit dans les magazines de mode sous le nom d'héroïne-chic. Je l'ai remarquée, bien entendu, dès la première fois qu'elle est apparue devant le rade nommé Lonac (Dolac ? Concordia ? Kvazar ?), mais je ne l'ai pas abordée, car son visage pâle rayonnait d'apathie et de la fatigue appuyée de la nuit passée. Vous savez, ces visages qui respirent encore un mépris adolescent envers leur entourage, et l'influence des lectures obligatoires au lycée, où apparaissent parfois des dames mystérieuses aux yeux expressifs, ce qu'un maquillage gothique souligne encore davantage, tandis que les néons de la nuit jettent sur le tout la touche finale de malédiction... Ces visages-là ne veulent pas vivre dans ce monde, ils n'attendent qu'une chose, te repousser quand tu les approcheras, comme si ce dédain leur conférait leur sens plein et entier.

En général, ici, elle me donne un coup dans l'épaule – elle dit : “Mais quel... crétin” – mais elle aime ça, elle aime quand

je la décris, quand je l'emmailote de longues phrases, quand elle est au centre du texte, de l'attention.

“... Tu parles, bien sûr que je ne l'ai pas abordée. Je l'observais juste à l'orée de ma vision périphérique... en crachant ma fumée dans la nuit.”

Elle aime écouter comment je la matais en coin. Ça renouvelle la scène, comme quand la nation célèbre les événements fondateurs de sa naissance – que relatent ensuite l'Histoire et la poésie officielle, dans des mensonges éhontés... Les phrases glissaient toutes seules, elle aimait ma langue et la chatouillait de la sienne.

“Voilà comment ça s'est passé devant Lonac... Je la vois encore écraser sa cigarette de sa lourde botte, puis se retourner dans une longue robe moulante, un petit sac sur le dos, et me regarder tel un jeune léopard. Puis elle s'approche, comme si elle avait aperçu un troupeau de gnous... Tiens, elle vient faire connaissance (une fille émancipée), et elle vient, vraiment, et dit « Sanja »... Même si, comme elle l'a reconnu par la suite, mon visage exsangue rayonnait d'apathie et de la fatigue appuyée de la nuit précédente, et elle avait craint que je ne daigne même pas réagir...”

En gros, nous étions tous les deux si cools que nous avons bien failli nous rater.

... Frère, blédard, cousin, mec, voilà pour qui se prennent les jeunes dans les rues ! Quand je me rappelle... Parfois, nous n'avions plus la moindre idée de qui nous étions à force de jouer tous ces rôles. À la maison, tu es le gosse de quelqu'un, et tu lèves les yeux au ciel, à la fac, tu étudies, et tu lèves les yeux au ciel, ensuite tu sors et tu deviens une sorte (pour toi seulement) de star de cinéma, et tu lèves les yeux au ciel... Parce que personne ne comprend ton film, et tu moisis, incompris, dans cette province... Et en plus, tu changes de film suivant les influences...

Et ainsi, j'ai joué dans beaucoup de films avant d'être pris pour ce rôle, dans cette vie sérieuse, et maintenant, je travaille

comme journaliste, pour la rubrique économie... Et elle, elle est entre-temps vraiment devenue actrice – comme elle en avait toujours rêvé.

“Comment ça s’est passé, la répète ?” je demande.

Elle évacue la question de la main, comme si elle voulait se reposer de tout ça.

Vous comprenez, pas mal de choses se sont passées entre-temps... Et en cet instant précis, l’actualité, c’est qu’elle sort les courses de ces sacs, vous voyez desquels je parle.

J’ai acheté du pain, des cigarettes, de la mayonnaise, de la pancetta, du lait, des yaourts, du parmesan, une bouteille de vin, etc., par carte, à la supérette.

À présent, elle contrôle le ticket de caisse, et dit : “Elle t’a encore arnaqué !

— Mais non, je dis.

— Elle a tapé trois yaourts, alors qu’il y en a deux”, assène-t-elle, attendant que je me mette en colère.

Je hausse les épaules.

“Si c’était moi, je retournerais me plaindre ! dit-elle comme un commando.

— Sans blague ?

— C’est normal qu’elle t’arnaque quand... tu ne fais pas attention.

— Je sais. Mais si je faisais attention, alors, je devrais dire à cette petite dame à la caisse : *Vous êtes une voleuse !*

— Exactement !

— Mais, elle me dit si gentiment bonjour...”

Ce genre de choses la rend folle.

“Comme si tu étais péti de thunes, dit-elle. Le jour où tu t’achèteras un appart, je parie qu’ils te feront payer un balcon inexistant.”

Je l’ai embrassée sur la joue.

Puis je me suis tapé le front en m’écriant : “Regarde, ils nous ont volé le balcon ?!”

Sanja s’est contentée de lever les yeux au ciel.

SLOW FOOD FATALE

“Il y a des trucs intéressants ? ai-je demandé en apercevant la gazette des petites annonces, ouverte, sur la table basse.

— Il y a quelques numéros qu'on pourrait appeler”, a-t-elle répondu en allant s'asseoir sur le canapé, et moi sur le vieux fauteuil du propriétaire.

Elle les a lues à voix haute : il y avait sur le marché de charmants appartements, où il ferait bon vivre... J'ai fermé les yeux et écouté sa voix. Tandis qu'elle énonçait ces mètres carrés et ces situations géographiques, dans ma tête se formaient des images conformes à la description donnée : “Rue calme et silencieuse, climatisation, ascenseur...”

Et nous grimons déjà dans les nuages, là-bas au-dessus d'une rue bien calme... Et nous imaginons notre vie... Avec une vue plongeante... Même si nous ne sommes pas tout à fait sûrs d'avoir besoin de tout ce silence et de toute cette paix... Ou alors, ce dont nous avons besoin, comme il est écrit en dessous, dans une autre annonce, c'est “proximité tramway, crèche, école”, ce qui nous pousse à imaginer nos propres enfants grandir en accéléré et bondir de cette crèche à cette école, le temps que dure la phrase.

“Et dans le centre ? Il y a des trucs dans le centre ?

— *Combles aménagés, plein centre, parking.*”

Et immédiatement, nous nous voyons descendre de ces combles, et aller de café en café là-bas dans le centre, tout faire en passant, comme quand tu vas t'acheter des clopes et que tu rencontres des tonnes de gens, que tu respirez l'effervescence de la rue, cette vie infinie.

C'était notre rituel quotidien. Flottant ainsi en apesanteur, lisant ces annonces, nous sentions comme la vie était légère, fluctuante, et nous comprenions parfaitement les gens qui, après la description d'un appartement, ajoutaient les mots "à saisir".

À saisir, à saisir, à saisir.

Vite, saisissons-nous de cette vie imaginaire.

"Allez.

— Vas-y, toi.

— C'est moi qui ai appelé la dernière fois.

— Allez... S'il te plaît."

Il était bien plus beau de lire ces annonces en apesanteur que d'entrer dans les couches inférieures de l'atmosphère, de parler avec ces gens, d'entendre leurs voix, de sentir combien ils étaient concrets. Ces conversations avaient quelque chose d'épuisant.

Pourtant, il fallait bien composer ce numéro.

Le numéro à côté duquel il était écrit "à saisir".

...

De fait, ça faisait un peu trop longtemps que nous étions dans cette piaule. Nous commençons à être agacés par ce mobilier que les propriétaires avaient remis là avant notre ère... Et mon ami Markatović et sa femme Dijana avaient acheté un appartement à crédit et l'avaient mis au goût du jour, comme on dit, en mode spatial. Ils nous avaient invités deux ou trois fois, ils nous cuisinaient de la slow food et nous buvions du pinot gris de Goriška brda*, nous sentant comme une sorte de nouvelle élite dans cet appartement d'architecte plein de lumière.

Et chaque fois que nous rentrions de chez eux, notre deux-pièces de location nous semblait... humanitaire. Chez eux,

* Goriška brda : région viticole slovène, à quelques kilomètres de la frontière italienne. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

du futurisme en veux-tu en voilà, et chez nous, des armoires sombres qui empestaient la grand-mère crevée.

Nous n'en parlions pas ouvertement, mais je sentais cette déception dans l'air et, misère de misère, j'en venais à me demander si j'avais réussi... dans la vie.

Dans la vie ?

Mais quelle vie, je venais de commencer – après la guerre et toutes ces emmerdes... je commençais à peine à souffler.

Mais voilà, une fois, nous étions rentrés de chez les Markatović, de cette slow food fatale... J'étais déprimé, je n'arrivais pas à m'endormir, et j'avais pris une bière dans le frigo, et je regardais autour de moi, cette piaule et ce mobilier dégueu... *Mais prends un crédit, toi aussi* – m'avait murmuré une petite voix (mon ange gardien, probablement)... Ça m'avait troublé... Mec, ça ne me serait jamais venu à l'esprit. Parce que je me prenais encore pour un rocker... *Mais tu vois*, avait dit la voix, *regarde Markatović, il est de ta génération, et il a ce bête d'appart, et des jumeaux par-dessus le marché. Pourquoi pas toi ?*

Hm, moi et un crédit... un crédit et moi... J'y avais réfléchi toute la nuit, cette nuit-là, je ne me souviens pas de la date exacte... Je réfléchissais. Nous vivions encore, c'était un fait, dans la piaule d'étudiante de Sanja, même si elle avait fini la fac... Et mon vieux – il ne manquait jamais une occasion de me le répéter – à mon âge... Et ma vieille, ohoho, elle, à mon âge... Mais qu'est-ce que tu veux que je te dise, et comment on vivait à l'époque, je ne t'en parle même pas, en gros, ils n'avaient pas de quoi s'acheter des chaussures, et ils avaient quand même fait des enfants, et construit une baraque en plus... Et maintenant, ils se demandaient – c'est bien normal – à quoi nous pensions, Sanja et moi... Est-ce que nous pensions ? Quand pensions-nous ? Quand pensions-nous commencer à penser ?

Nous avons un poster de Marley au mur, une photo en noir et blanc, genre portrait officiel, et je l'avais regardé : qu'en pensait le rasta ? Il tenait son joint entre ses lèvres d'un air

énigmatique. Nous avons aussi, sur l'autre mur, un buste de Black photographié par Mapplethorpe, qui me motive pour faire régulièrement des abdos. Voilà à quoi se résument nos investissements... Et ensuite, voilà, ça te vient comme ça, tu te mets à réfléchir... Je m'étais levé cette nuit-là, et j'avais regardé autour de moi. Comme si je faisais mes adieux à quelque chose.

...

La première fois que j'ai dormi ici, la piaule de location de Sanja m'avait semblé luxueuse : au quinzième étage d'un gratte-ciel, au-dessus du dépôt des trams... La vue était si incroyable que j'avais peur de m'approcher de la fenêtre : j'avais l'impression que j'allais m'envoler.

Bien entendu, cette première nuit, nous étions rentrés bourrés.

Nous nous étions efforcés d'être discrets à cause de sa coloc dans l'autre pièce. Je n'avais pas réussi à jouir. Elle avait essayé de me sucer, mais elle n'avait manifestement pas d'expérience. Ça m'avait fait plaisir, même si elle mégratignait avec ses dents. Nous avons continué à baiser, les capotes séchaient rapidement, le latex me restait collé sur le gland. Dans la troisième, j'avais enfin joui. J'étais loin de me douter, et je ne prévoyais pas du tout que j'allais un jour arpenter cet appartement la nuit... et me casser la tête avec des histoires de crédit.

Mais, à l'époque, quand j'étais venu pour la première fois, j'étais revenu le lendemain, et j'avais sauté le troisième jour – pour ne pas donner l'impression d'avoir emménagé.

J'essayais de respecter une sorte de rythme, si bien que mon emménagement n'avait jamais été officiellement proclamé. J'arrivais le soir, sans préméditation, comme si j'avais entendu dire qu'il y avait un bon film à la télévision.

“Je n'ai rien planifié, et je n'ai pas la moindre arrière-pensée”, lui avais-je alors écrit sur une carte postale que j'avais, pour la blague, envoyée de Zagreb à Zagreb.

Elle avait trouvé ça cool.

Elle trouvait cool tout ce que je disais.

Je balançais des blagues au petit-déjeuner, frais comme le pain du matin, croustillant, je plaisantais aussi avec sa coloc, Ela, pour qu'elle ne se fâche pas, il n'était pas très difficile de la faire rire, et elle semblait n'avoir aucun problème avec le fait qu'un type en caleçon traîne à la maison – elle dormait dans la chambre, et moi et Sanja, tout serrés, sur le canapé du salon... Nous fermions la porte, d'un vif et discret tour de clé, quand nous faisions l'amour. Plus tard, nous déverrouillions tout aussi discrètement et courions à la salle de bains.

La première année, j'avais obstinément continué à payer mon studio en sous-sol, à l'autre bout de la ville, pour ne pas perdre mon indépendance. C'est là-bas que j'avais, genre, mes affaires.

Je me forçais à y dormir de temps en temps. J'essayais de garder un rythme. J'allais là-bas, je m'allongeais sur le dos, indépendant, j'écoutais ma vieille radio en fixant le plafond.

...

À un moment donné, Ela a commencé à être irritable au petit-déjeuner, même si j'allais faire les courses et rapportais des beignets pour tout le monde.

Quand, une fois, elle a trouvé dans la machine à laver un petit tas de vêtements à moi, elle a lancé, la mine un peu dégoûtée : "Mais dites donc, c'est une relation sérieuse !

— Et qu'est-ce que tu veux que je fasse de ses caleçons ?" s'est nerveusement défendue Sanja, et moi, je me sentais coupable.

Je les regardais toutes les deux sans bouger, tout penaud.

J'ai dit à Ela, pour me justifier : "Tu sais, j'ai pas de machine..."

Elles ont éclaté de rire.

Elles ont ri longtemps... "Il n'a pas de machine", répétaient-elles, et elles se remettaient à glousser, puis à se tordre de rire.

Mais Ela s'est rapidement trouvé un nouvel appartement.

Notre sexualité est devenue plus bruyante. Les caissières de la supérette ont commencé à m'appeler "voisin" : j'achetais du pain, du salami, du lait, le journal, des cigarettes, deux beignets et un yaourt inexistant.

...

Ça s'est fait tout seul, sans plan particulier. Nous prenions plaisir à cette expérimentation. Nos premières vacances d'été ensemble, puis des flâneries automnales à Venise, la Biennale, les Red Hot Chili Peppers à Vienne, Nick Cave à Ljubljana, puis les deuxièmes vacances d'été, les troisièmes, l'Égypte, Motovun, et ainsi de suite... Les amis en commun, les fêtes, l'organisation... Tout allait comme sur des roulettes, comme si la nature pensait à notre place. Jusqu'à un point invisible.

Puis, à un moment donné, je ne sais pas exactement quand, nous avons commencé à attendre... Attendre que, comme avant, les choses continuent à arriver d'elles-mêmes.

Mais parfois, les jours sans, le sentiment de faire du sur-place était littéralement palpable.

Nous baisions, restions couchés en sueur sur le lit, à attendre que quelque chose continue. Nous nous caressions, nous donnions des baisers, nous nous réchauffions, sombrions dans un demi-sommeil, et ensuite, l'un d'entre nous prenait la télécommande pour zapper.

De temps en temps, je me demande : et après ? Il ne s'agit pas d'un ennui qui se serait insinué entre nous. Il ne s'agit pas du fait qu'il serait, peut-être, à présent agréable de me lever et de partir quelque part, seul. Il ne s'agit pas de ça ; ce n'est pas de ça que je parle. Dans le fond, tout est idéal. Nous devrions être heureux. C'est maintenant que nous devrions être le plus heureux. Traîasser sur le canapé, cette paresse des corps, c'est l'idylle d'un amour accompli. Il manque le crépitement du feu dans la cheminée, mais le chauffage central, ça

passé aussi. Les types du chauffage urbain bourrent la chaudière comme des dingues. Les radiateurs sont bouillants.

Ici et là, la déprime pointe son nez. Mais ce n'est pas de ça qu'il s'agit. Peut-être aussi une sorte de colère, mais nous n'en sommes pas conscients. Elle est juste tapie dans le corps et, parfois, nous ressentons de la tension. Les muscles du dos se contractent. Tu te réveilles, mais tu n'es pas reposé. L'alcool commence vraiment à t'amocher. De temps en temps, tu fais des crises d'hypocondrie, mais elles passent. Tu regardes la télé, tu zappes...

La dispute pouvait éclater pour un détail.

Après avoir explosé, je me justifiais : "Excuse-moi, je ne sais pas d'où c'est venu..."

— On devrait peut-être rompre", disait Sanja, blessée, sans me regarder.

C'est son mode de communication. Elle dit, par exemple, "peut-être que je ne devrais pas aller avec toi à X", pas parce qu'elle n'en a pas envie, mais pour que je la persuade de m'accompagner. Elle dit, comme ça, "on devrait peut-être rompre", pour que je la persuade du contraire. Que je lui prouve que tout ça a du sens.

Je devais donner un sens aux choses.

Les choses arrêtent de se dérouler d'elles-mêmes et, à un moment donné, tu dois donner une impulsion. Inventer un nouveau projet. Ressentir un nouvel élan. Du jeu, de la joie, de la passion.

À présent, je regarde Sanja répondre à ces annonces pour des appartements.

C'est son tour, j'ai appelé hier.

Je la vois qui se concentre pour faire le plus sérieux possible. Les gens à l'autre bout du fil la sous-estiment à cause de sa voix jeune. Ils pensent qu'elle n'est pas un *acheteur sérieux*.

Elle fume, et se ronge de temps à autre l'ongle de l'auriculaire.

Elle lève les yeux au ciel.

Je comprends qu'elle est encore tombée sur une petite vieille complètement à l'ouest.

“Je sais, je sais où est le marché de Savica... Je sais qu'il faut venir visiter, mais est-ce que vous pourriez me donner un prix ?”

Elle veut juste mettre fin à cette conversation. Mais parfois, c'est difficile de raccrocher.

“On va sans doute passer, dit-elle. Je dois voir avec mon copain, quand il rentrera du travail...”

— Dis mari, j'interviens.

— Quoi ?” Elle lève la tête en reposant le combiné.

“Pourquoi est-ce que tu racontes que je suis au travail ? je ris. Tu penses qu'elle va te prendre plus au sérieux à cause de ça ?

— Je ne sais pas, réplique-t-elle, boudeuse.

— Quitte à mentir, dis « mon mari est au travail ». Le truc avec ton copain, là, ça fait un peu à moitié mais pas complètement.

— Mais ta gueule !”

...

Bagdad brûle, les bombardements alliés ont commencé, youhouuu !

Tu as vu les images, qu'est-ce que tu veux que je te dise, les bombardements alliés nous ont tirés de la dépression, la vie est devenue sportive, dynamique, tout le monde se bat pour prendre la parole, tout a été relancé.

Bombardements alliés, mec, comme quand tu verses du sucre dans du café, nuit et cristaux blancs, des vidéos spectaculaires en boucle. À Kuwait City, à l'hôtel Sheraton, je regarde le bombardement allié, j'essaie de trouver un moyen de rejoindre les troupes, pour être

embedded, cousin, mais ils ne me font pas confiance, ce qui n'a rien de surprenant, moi-même, je ne me fais pas confiance quand je me promets quelque chose, et ça se voit sans doute dans mes yeux : ça transpire de moi comme une radiation ou une haleine.

J'écoute les sirènes d'alerte, à Kuwait City, ils les prennent au sérieux, tu sais comment c'est au début : les gens appellent leurs proches, ils encombrant les lignes, soudain tout le monde se rue à la maison, et c'est le bordel, mec, ça bouchonne, des embouteillages plein les rues, et que des grosses bagnoles, ils sont tous à klaxonner, chacun dans sa boîte, vitres fermées jusqu'en haut, la peur des armes chimiques règne, les gens suffoquent dans les voitures, suent, la bouche béante comme des poissons, et moi je ne sais pas quoi faire de moi, et je déambule comme un homme à marier, dans cette ville pleine de hautes tours scintillantes, tandis que brille une étincelante pleine lune.

Enfin, elle ne brille pas, mais peu importe.

Sinon : ici, à présent, tout dépend du pays d'où tu viens, et le nôtre a décidé d'être contre la guerre, et le lieutenant Jack Finnegan, chargé des journalistes, ne me croit pas quand je lui dis que je suis de leur côté, il refuse de me donner un laissez-passer, car à ses yeux, je représente mon pays, et je déambule dans les rues de Kuwait City au nom de mon pays, je regarde les vitrines au nom de mon pays, on dit que quelques roquettes sont tombées dans la mer, les autorités ont fermé les écoles pour sept jours.

À la télévision, des gamins crient dans les rues, ils font une fête devant une ambassade américaine quelque part en Europe, je les regarde entrer dans la sphère publique, se montrer, tout le monde a sa chance de devenir quelqu'un pendant la durée des bombardements alliés, la gravitation s'accroît, tout prend du poids, la voix prend du caractère, et le caractère, c'est le pied.

À part ça, je ne suis pas en grande forme, j'ai maigri et gagné des cernes à Kuwait City. Les premières sirènes, tu te souviens : tu penses qu'en haut, là, maintenant, il va se passer quelque chose, qu'ils vont régler la situation, tu penses que ça va être bientôt fini, que ça ne va pas durer plus longtemps qu'un film de guerre... Mais c'est plutôt comme une série ennuyeuse, tu cours te réfugier au sous-sol, tu tiens un épisode, puis tu cours une deuxième fois, tu attends, tu te demandes quand, quand... Ici, aujourd'hui, ils ont couru trois fois, rien ne s'est passé, ils sont déjà fous.

...

Je lisais ces mails sur mon ordinateur portable noir, gardant ça pour moi.

“Aha”, Sanja finit une conversation de plus. Elle écrit l'adresse dans la marge du journal. “On vous appelle demain, merci.”

Elle raccroche.

“C'est ces combles, aménagés, dans le centre, Zeleni val, cinquante-cinq mètres carrés... Il dit qu'il y a des coins en soupente, je ne sais pas, faut voir, explique-t-elle.

— Ça a l'air pas mal, je dis. On y va tout de suite ?

- Je lui ai dit demain.
- Mais demain, c'est ta répétition générale, j'objecte.
- J'aurai une pause. Ça me fera du bien de faire un petit tour.”

UN BADAUD DE PASSAGE

Ces derniers temps, les mecs qui cuisinent sont à la mode, et j'ai acheté le livre d'un chef anglais qui a une émission à la télévision. Je l'ai ouvert sur le plan de travail, comme si c'était lui que j'allais découper.

Le couteau à la main, je lisais, tournais les pages : il y a tellement de plats différents, qui l'eut cru...

Puis j'ai reposé le couteau, car j'avais tout de même (soyons raisonnables) décidé de faire des spaghettis.

Ce qui ne m'empêchait pas de marmonner constamment des trucs en anglais en m'affairant dans la cuisine, hyperactif. Je parle du nez, une série de phrases courtes : "*Its veri fast... Its veri fast... Nao, a litel of binss...*"

Le texte n'était pas adapté à la préparation de spaghettis à la carbonara, mais il créait une atmosphère.

"*Its not big filosofi... Poteitose, Poteitose, tchips... Its simpel, its fentastic.*"

J'ai tout dégueulassé.

Elle rit.

Et dit : "L'horreur."

Elle s'est un peu ingérée dans mon travail et a essayé de réparer mes maladresses culinaires ; alors, je me suis mis à lui traîner dans les pattes, comme un apprenti affligé d'un trop-plein d'énergie.

Même si elle avait pris les choses en main, je continuais à réciter le texte du mec qui cuisine.

Tout le monde avait besoin de cette illusion du mâle inoffensif, et je donnais l'exemple. Je flottais dans les airs comme Pinocchio au bout de ses fils.

“C’est prêt”, a-t-elle dit.

Puis nous avons mangé les spaghettis.

“Hm, pas mauvais, a-t-elle dit. Félicitations !”

J’ai éclaté de rire. J’aime quand nous sommes ainsi pleins d’entrain, quand nous nous soutenons, sans rapport avec la réalité.

...

J’ai vidé mon assiette.

“Eh, j’ai croisé Ela aujourd’hui”, je lance.

Elle me regarde d’un air interrogateur, aspirant le spaghetti qui lui pendait sur le menton.

“Rien de spécial, ai-je poursuivi, elle m’a demandé de tes nouvelles.”

Je le précise tout de suite, car dès que je tombe sur quelqu’un, elle veut toujours savoir : *Ils ont demandé de mes nouvelles ?* Je connais déjà par cœur une partie de nos conversations.

“Et elle te passe le bonjour”, j’ajoute.

Une fois le spaghetti avalé, elle dit : “J’ai eu Ela au téléphone aujourd’hui.

— Ah oui ? Ben pourquoi tu me demandes, alors ?

— Je ne t’ai rien demandé.

— Ah bon ? dis-je en me resservant.

— Non.

— Tu n’en veux plus ? je demande.

— Non.

— OK, dis-je en vidant la casserole.

— Je l’ai invitée à la première. Ça lui a fait plaisir.

— Ben oui, il faut inviter ses vieux amis.

— Et ? reprend-elle. Comment tu la trouves ? Ça fait des plombes que je ne l’ai pas vue.”

La bouche pleine, j’ai fait une grimace signifiant que je ne savais pas quoi dire. Ces dernières années, Ela passait par des phases dépressives. Sanja m’avait dit, en confidence, qu’elle avait même été soignée à l’hôpital.

“Elle est grosse ? demande Sanja.

— Elle n’a pas maigri”, je dis.

Sanja soupire : “L’horreur... D’abord, elle se torture avec des régimes, puis elle baise avec un type, elle tombe amoureuse, ça foire, elle se remet à se goinfrer, et elle retombe en dépression...”

Sanja m’a raconté tant de fois, en s’en étonnant, que chez Ela, tout se répète.

Moi-même, je ne sais pas pourquoi nous sommes devenus de tels experts du cas Ela. En réalité, elle ne fait plus partie de notre vie. Mais nous parlons régulièrement des gens de cette manière particulière : nous accordons nos avis, et nous nous sentons comme une petite formation organisée.

“En fait, je ne sais même pas si elle te passe le bonjour, dis-je. Peut-être bien que non.

— Qui sait si tu l’as vraiment vue”, dit Sanja en jetant un œil vers la télévision, qui marche en sourdine.

J’ai regardé : le talk-show de l’après-midi était bourré d’éditorialistes de magazines féminins.

“Oh putain, regarde, monte le son !” me suis-je écrié.

J’avais cru voir... Oui, c’était bien lui, Ico Caméra ! Il se trouvait dans le public, le micro à la main, et posait une question.

“La télécommande est quelque part là-bas”, a dit Sanja.

Je suis allé jusqu’au canapé, j’ai pris la télécommande et monté le son, mais Ico avait déjà fini.

La célèbre animatrice Ana a légèrement cligné de l’œil, comme si elle se demandait si quelque chose de drôle lui avait échappé. Manifestement, Ico, ce gros beauf, avait posé une question hors contexte.

“Je ne suis pas en mesure de vous répondre, hm...”, a dit l’une des invitées. “Je ne voudrais pas porter de jugement hâtif”, a dit une autre éditorialiste avec un sourire poli, et Ico Caméra – avec son rude physique des Alpes dinariques, ses moustaches et ses favoris déjà gris – les a regardées tel un émissaire du peuple, avant de les gratifier d’un hochement de tête renfrogné.

Qui sait ce qu'Ićo avait demandé.

L'animatrice est rapidement passée à d'autres questions du public.

“Putaing, Ićo Caméra a réussi à infiltrer le public chez Ana ! J'y crois pas ! – me suis-je à nouveau écrié.

— C'est un type de chez vous ?

— Je t'ai déjà parlé de lui ?

— Non... Mais j'ai compris, parce que t'as tout de suite repris l'accent.

— Aha ?”, je n'y avais pas pensé. Je voulais juste la faire rire.

...

Gosses, nous nous écriions : “Le voilà, Ićo Caméra !” Ça nous mettait en joie – il vivait tout de même dans le village voisin... Mais nos pères ajoutaient : “Tiens donc, quelle surprise !”

Ićo leur tapait sur les nerfs ; il n'avait absolument rien de spécial, et depuis des dizaines d'années déjà, il était à l'affût de la moindre occasion d'apparaître dans les médias.

Il avait ses combines, il ne ménageait pas ses efforts. Aux matches télévisés du Hajduk Split, il s'installait dans une partie vide des tribunes, afin d'apparaître seul à l'écran, et alors, il faisait de grands signes. Tous les caméramans le connaissaient, on racontait qu'ils en avaient ras le bol, et des personnes bien informées affirmaient qu'Ićo les payait pour qu'ils le filment, car Ićo Caméra était un riche agriculteur, il produisait des salades en quantités industrielles, mais il portait toujours le même pull fatigué et la même veste, si bien que les gens ne savaient pas trop s'il était radin ou s'il dépensait tout son argent à traquer les caméras et graisser la patte du petit personnel médiatique. Sa spécialité, c'étaient les matches, car c'était là le moyen le plus facile, en accord avec le caméraman, de toucher un large public, mais Ićo Caméra ne faisait pas la fine bouche : s'il se retrouvait coincé dans un embouteillage après un accident de la route, il fendait immédiatement la

foule pour se rendre sur les lieux et harceler le photographe, si bien qu'il existe dans les archives de la rubrique faits divers des journaux locaux un nombre indéterminé de photos d'Ico Caméra qui, comme par hasard, se trouve aux abords d'une scène de collision entre une Lada et une Peugeot, à moins que, pour varier, nous ne le voyions passer devant un bureau de change braqué par deux individus masqués, très probablement des toxicomanes, qui avaient fait irruption en plein jour et, menaçant la caissière d'une arme à feu, lui avaient demandé de "sortir tout le fric du coffre" et de – comme le précise le rapport de police – "le leur remettre"...

"SORS TOUT LE FRIC DU COFFRE ET REMETS-LE-NOUS !" hurlent des toxicomanes tandis qu'Ico passe par hasard – c'est ainsi que, grandissant à la campagne, j'imaginai la folle vie citadine.

Ico Caméra suscitait en moi une émotion certaine : ç'avait été mon premier lien avec le vaste monde. Qu'il s'agisse du commentaire dépité d'un supporter quittant le stade après un échec aux qualifications de la coupe de l'UEFA, ou de l'avis de badauds de passage sur la réunification allemande – Ico Caméra du village d'à côté surgissait dans le coin du cadre, citoyen anonyme doté d'un flair infallible pour les reportages.

Plus tard – quand je prévoyais de devenir artiste et que j'avais pris une distance ironique envers tout, absolument tout –, j'avais eu l'intention de monter une sorte de projet, comme on dit, avec Ico Caméra en héros inconnu de la culture médiatique, et j'avais demandé à ma jeune sœur de découper ses photos dans les journaux et d'enregistrer sur cassette les apparitions télévisuelles d'Ico Caméra. Elle s'était attelée à la tâche avec enthousiasme ; elle avait récolté quelques instantanés vidéos, ainsi que cinq six photographies, et venait à peine d'impliquer ses copines de classe dans l'entreprise, quand ma mère avait appris à quoi s'occupait la petite, m'avait violemment réprimandé, et avait strictement interdit à ma sœur de s'adonner à ces activités, comme si elles étaient diaboliques.

Ce n'est qu'après cet incident, alors que je m'interrogeais sur l'avenir de mon projet, qu'il m'était venu à l'esprit que je pouvais demander à Íco Cámara lui-même de me montrer ses archives, car il avait, quelle illumination, certainement tout précieusement conservé... L'été où la guerre avait commencé, une fois, je l'avais aperçu depuis le bus sortir d'un magasin, et j'étais descendu, je l'avais rattrapé et je m'étais présenté, mais Íco Cámara s'était contenté de me lancer un regard noir et avait continué son chemin comme si je n'étais pas là, irascible comme une vraie star. J'étais resté interdit, puis je m'étais remis à le suivre, tel un paparazzi, pour lui expliquer mon projet, déblatérant que je trouvais super que, depuis des années, il s'infiltra dans le quota des passants anonymes, que c'était une déconstruction du système, jusqu'à ce qu'il s'arrête pour me lancer : "Casse-toi ou je te file un coup de pied au cul !"

Ce débile ! Ce malade... il est vraiment persuadé d'être *quelqu'un*... m'étais-je dit en regardant son dos s'éloigner, et je ne le voyais plus comme un type sympa, plutôt comme le symptôme d'une maladie.

J'étais furieux, car je savais que sans sa coopération, je ne pourrais pas mener à bien l'entreprise grâce à laquelle je pensais faire sensation.

Cette rencontre m'avait dégoûté du projet, l'un des nombreux que j'ai abandonnés, et par ailleurs, la guerre avait commencé, et divers passants anonymes s'étaient mis à mourir, hissés au rang de héros médiatiques le temps d'une journée, jusqu'à ce qu'ils soient devenus trop nombreux... Je ne regarde plus les matches, pas plus que je ne lis les journaux locaux, et ça faisait longtemps que je n'avais pas vu Íco Cámara, avant qu'il ne fasse cette apparition dans le talk-show de l'après-midi d'Ana, car il n'avait, manifestement, pas hésité à prendre le train pour pouvoir faire partie du public, s'était battu pour prendre le micro, et avait posé une question incompréhensible.

J'ai raconté tout ça à Sanja... Elle riait en secouant la tête, pensant que j'exagérais... Mais voilà, à la fin de l'émission,

la caméra a fait un dernier travelling sur le public, et Iéo a réussi à faire des signes à l'écran...

“Qu'est-ce que je t'avais dit !” ai-je exulté.

FILLE COURAGE

J'ai fait une petite sieste, et quand j'ai ouvert les yeux, je l'ai aperçue de dos, devant le miroir : elle chantait en sourdine, d'une voix rauque, jouant d'une guitare invisible.

*Autrefois, au printemps de mes jeunes étés
Moi aussi j'ai pensé, je suis une fleur pas comme les autres
Pas comme les autres filles des champs
Avec ma beauté et mon talent
J'aspire à quelque chose de plus grand...*

Elle secouait la tête en grattant sa guitare invisible, puis elle m'a aperçu derrière, et a eu un sourire timide.

“Trop mignonne, ai-je dit doucement, comme un pédophile. Avant de l'embrasser sur la joue.

— Oh, oh, a-t-elle répliqué. Je ne suis pas censée être mignonne. Je devrais avoir l'air... insolent.

— Désolé, j'avais pas compris...

— C'est bon, c'est bon... Je dois y aller.

— Déjà ?

— Tu as dormi deux heures.

— Ah oui ?

— Ce soir, on répète toute la pièce d'un coup, pour la première fois.

— Ça va bien se passer”, ai-je dit en l'enlaçant.

Depuis déjà deux mois, elle travaille sur la pièce *Fille Courage et ses enfants*. Son premier rôle principal dans un grand théâtre. Mise en scène d'Ingo Grinschgl, un Allemand de

l'Est qui a pondu une sorte d'adaptation libre de Brecht. Sanja est "Fille Courage", et les "enfants", c'est son groupe, avec qui elle joue sur le front. Le tout se déroule pendant une sorte de "guerre de trente ans". Le contexte a été déplacé du XVIII^e au XXI^e siècle. C'était un peu tiré par les cheveux, comme toujours avec les avant-gardistes. Je n'ai pas très bien compris l'histoire, mais – comme on dit – il y a un truc.

Fille Courage est chanteuse, la *frontwoman* du groupe... Tout ce que voulait le groupe, c'était "vivre et faire de la musique", mais l'espèce de Comité qui organisait leurs concerts, lui, avait également à l'esprit l'image de marque de l'armée et de la guerre. "Fille Courage et ses enfants" jouaient sur le front de l'est, et leurs ennemis "n'aimaient pas le rock, pas plus que l'Occident", ce qui donnait l'impression que le groupe avait son rôle à jouer dans le choc des cultures. Dans les hautes sphères où agissait le Comité, les impressions de ce genre étaient nécessaires. Les "enfants", bien entendu, n'avaient pas la moindre idée de tout ça, et le groupe jouait dans des no man's land, devant l'armée, même si la majorité des soldats auraient préféré écouter autre chose, de joyeux ou de pathétique, qui réchauffe l'âme, et pas leur punk-rock... Avec le temps, le groupe s'adapte à son public, et ils commencent à chanter des chansons sur commande. Fille Courage s'abaisse à tout ça uniquement pour garder le groupe uni, étant donné que certains des musiciens souhaitent s'engager dans l'armée et goûter au vrai combat. Elle essaie même de les retenir par le sexe, mais le groupe s'effiloche et, pour finir, elle reste seule avec le batteur et se produit comme une sorte de strip-teaseuse punk... À la fin de la pièce, au son d'une batterie enragée, elle doit montrer ses seins. Puis tout sombre dans l'obscurité.

Ingo avait choisi Sanja lors d'une audition au cours de laquelle il fallait aussi montrer ses seins pour la fin, si bien que les actrices connues avaient boycotté cette humiliation. Ne s'étaient présentées que quelques débutantes et une ou